

Combattre toutes les iniquités ; détruire toutes les inégalités sociales ; lutter sans trêve jusqu'à l'instauration d'une Société où, par l'égalité de tous les individus, la liberté n'étant plus un vain mot, l'humanité entière vivra harmoniquement. Tel est le but que poursuivent les anarchistes.

# L'ORDRE

ORGANE COMMUNISTE-ANARCHISTE

Paraissant tous les quinze jours

« Notre ennemi,  
» C'est notre Maître. »

LA FONTAINE.

## ABONNEMENTS :

Un an..... 2 »  
Six mois..... 1 »  
Trois mois..... » 50

Rédaction et Administration :

21, RUE DU TEMPLE, 21  
LIMOGES

## ADRESSER

Tout ce qui concerne la Rédaction : articles, communications, etc., au Rédacteur.  
Tout envoi de fonds, abonnements, à l'Administrateur.

*A partir de ce jour, nous prions nos correspondants d'adresser tout ce qui concerne "L'Ordre" à l'adresse ci-dessous :*

*Armand Beure, 36, chemin de Beupuy, Limoges.*

## AUX AMIS DE "L'ORDRE"

Nous sommes obligés de faire un pressant appel de fonds.

La chaleur caniculaire que nous subissons fait que le journal, comme d'ailleurs tous les autres, est moins lu.

De plus, les camarades de Limoges oublient de se réunir et, en même temps, de verser leur obole, ce qui fait qu'au lieu de paraître hebdomadairement, comme nous avions cru pouvoir le faire, si on ne nous vient immédiatement en aide, nous serons obligés de suspendre notre publication. Cela serait regrettable.

Il est un moyen de nous venir en aide. Ce moyen consisterait en ce que les camarades abonnés, dont l'abonnement échoue le mois prochain, nous fassent l'avance d'un mois. A ce compte-là, nous couvririons nos dettes et aurions un avenir assuré.

Voyons si nous trouverons beaucoup d'amis répondant à notre appel.

Nous tenons des listes de souscription à la disposition de ceux qui voudraient les faire circuler.

## A bas les Meneurs !

Il y avait une fois des groupes que l'on appelait syndicats, et composés d'ouvriers qui, mécontents de leur situation, s'étaient mis en tête de se grouper pour obtenir de meilleures conditions de leurs patrons.

Mais, peu habitués à agir par eux-mêmes, ils ne tardèrent pas à se laisser emberlificoter par les belles paroles d'une sorte d'individus que l'on appelle politiciens, parce qu'ils ne vivent que de politique, — un métier qui consiste à obtenir des gens tout ce que l'on peut en tirer, en leur faisant les plus belles promesses que l'on ne tient jamais.

Les syndicalistes se laissèrent prendre à ces promesses et ils s'employèrent de toutes leurs forces en faveur des politiciens, dans l'espérance que les politiciens les aideraient dans leur lutte contre leurs exploités. Et cela dura longtemps ainsi.

Mais un beau jour, d'anciens, plus avisés, remarquèrent que si les syndicats avaient beaucoup aidé les politiciens, ceux-ci, par contre, n'avaient jamais donné que de belles paroles. Autant dire du vent. Et ces quelques, plus avisés, se mirent à prêcher leurs camarades et à leur démontrer qu'au lieu de perdre leur temps à aider les politiciens, ils feraient mieux d'employer leurs forces à la réussite de leurs propres affaires. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Et, en peu de temps, un grand nombre de syndicats seconcrèrent le joug des politiciens pour travailler à leurs propres affaires. Ce qui était sage.

Mais les politiciens ne pouvaient, sans regret, se voir abandonner de ceux qui faisaient le meilleur de leurs forces, et sans

lesquels ils ne seraient plus rien. Ils essayèrent de vilipender ceux qui avaient soustrait leurs camarades à leur néfaste influence et les accusèrent de toutes sortes de choses ; ils les auraient même accusés d'avoir volé les tours Notre Dame, si cela avait pu avoir quelque influence sur l'esprit de ceux qu'ils voulaient ramener.

Mais cela ne réussissait pas. Quant à ramener les déserteurs, en réalisant les promesses faites, il ne fallait pas y songer.

D'abord, c'eût été en dehors de leur pouvoir, et ensuite, ils n'auraient eu rien autre à promettre.

Cependant, on n'est pas politicien pour rien.

Les quelques avisés, qui avaient réussi à faire voir clair à leurs camarades, s'étaient trouvés par la seule force des choses, à la tête du nouveau groupement, et à en être pour ainsi dire les conducteurs ; car c'était bien leur adresse, leur ténacité et leur énergie qui l'avait créé.

Une fois en cette situation, il leur fallut évoluer droitement pour maintenir groupés un tas d'éléments divers, dont les uns étaient des adversaires, d'autres ne suivant que par esprit d'imitation le petit noyau qui seul savait complètement ce qu'il voulait. Il fallut louer, user d'attermoiments. Nos hommes s'habituerent à pratiquer, eux aussi, de la politique ! Et à s'imaginer qu'ils étaient indispensables à la bonne marche du nouveau mouvement.

Entre temps, ils avaient travaillé à organiser un grand mouvement d'ensemble pour qu'au 1<sup>er</sup> mai de cette année, se produisit une manifestation grandiose où tous les travailleurs viendraient surtout affirmer leur volonté de ne plus travailler, désormais, que huit heures par jour.

La manifestation eut lieu, et avec une ampleur que l'on n'aurait pas osé espérer. Seulement les enthousiasmes s'étaient exagérés les résultats à espérer. Pour beaucoup, c'était chose assurée, qu'à partir du 1<sup>er</sup> mai, tout le monde ne devait plus travailler que huit heures, et ce fut une déception pour beaucoup de ce que la conquête ne fut pas générale.

Les politiciens s'empressèrent d'exploiter ce malentendu. Et comme un congrès se préparait où les deux partis en présence devaient se donner l'assaut, les avisés syndicalistes crurent très adroit d'accepter la proposition que leur firent les politiciens d'entrer dans le plus autorisé des journaux pour y discuter leurs idées, ne s'apercevant pas que la proposition qui leur était faite, ne s'adressait pas à eux, en tant que Pierre, Paul ou Jacques, mais parce que, de l'aveu de tous, ils étaient considérés comme les chefs du mouvement, et que leur flirtation avec les politiciens, compromettrait tout le mouvement.

Ils eurent une très belle attitude, déclarant qu'ils n'entraient au dit journal qu'avec toutes leurs idées, sans en renier aucune, avec la ferme intention de les y exprimer toutes. Mais cela n'effaçait pas la déclaration du chef politicien, parue la veille, déclarant qu'il voulait démontrer que l'on pouvait différer d'idées, mais, marcher la main dans la main. Cela n'empêchait pas surtout les autres journaux du parti de chanter victoire, déclarant que les plus irréductibles de l'action directe, avaient enfin assez perdu de leurs préventions contre la politique, pour accepter de collaborer à un journal politicien.

Et les avisés syndicalistes ont, en cette occasion, manqué de flair, car loin de con-

solider la situation, ils l'ont compromise en encourageant, par leur compromission, les espérances de leurs ennemis, et en se mettant à dos ceux qui croient qu'en politique ouvrière, il n'y en a qu'une de véritablement efficace, la politique qui consiste à ne marcher qu'avec des éléments semblables.

La morale de cette histoire. Un bon conte doit toujours se terminer par une morale, c'est que, quelle que soit la confiance que l'on accorde aux individus, il ne faut jamais leur laisser prendre une trop grande prépondérance.

Dans tout groupement, pour n'importe quelle besogne, il est de nécessité de spécialiser la besogne, et lorsqu'elle doit être de longue haleine, il faut, pour qu'elle soit bien faite, que ce soient les mêmes individus qui la continuent.

Mais, ces individus une fois choisis, il ne faut pas que les autres membres du groupe s'imaginent qu'ils n'ont plus qu'à les regarder faire. Il faut qu'ils y apportent leurs critiques, leurs propres efforts, de façon à encourager ceux qu'ils ont choisis pour une besogne déterminée, lorsqu'ils vont de l'avant, de façon à les ramener dans la voie droite, lorsqu'ils tendent à prendre les chemins de traverse.

Il faut, en outre, redoubler d'efforts pour amener chaque individu à penser et à agir de par lui-même, sachant se dégager des influences de camaraderie, de la tendance à suivre, sans discuter, l'avis de ceux qu'il suppose devoir être mieux renseignés, et sachant intervenir, en toute discussion, en toute action qui engage tous ceux qui coopèrent à un effort collectif.

De cette façon, tous ceux qui, par certaines fonctions, n'ont été que trop, jusqu'ici, des « meneurs », redeviendront ce qu'ils doivent être, des individus remplissant une fonction déterminée dans l'action générale, et dont les faux pas ne peuvent avoir aucune influence sur l'ensemble du mouvement.

J. GRAVE.

## SOPHISME

Que les temps sont changés !

Un jour que le Christ se promenait dans la rue Mouffetard, il rencontra un socialiste unifié et lui tendit la main : « Topez là, mon ami, je suis bien aise de vous rencontrer et de pouvoir vous offrir ma bénédiction. Il eût été fâcheux d'être si voisin et de ne pas se connaître. J'ai donc quitté mon père, il y a quelques jours. Il commence à se faire vieux. Deux ou trois mille ans, c'est quelque chose : on radote à cet âge. Je suis descendu sur la terre peser le fruit de mes œuvres. En dépit de quelques changements de décors, de quelques démolitions, et du tape-à-l'œil, il n'y a pas trop de mal ; en dépit de vos appels à la révolte, à la justice intégrale, au prolétariat, vous êtes tout de même de la famille. Je ne parlerai pas de votre parti ; avec ses hérésies, ses dogmes, ses conciles œcuméniques, il ressemble trop à mon église catholique pour m'en imposer. Seulement, je ferai ressortir l'essence même de vos paroles et de vos actes. Quand je vous écoute parler, il me semble m'entendre moi-même au bord du lac de Geneza-reth, à l'époque du sermon sur la montagne.

Heureux les pacifistes : car ils seront appelés fils de Dieu et posséderont la terre. Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés. Heureux ceux qui votent, car ils ont la foi. Heureux ceux qui ont la foi, car ils verront le royaume socialiste. Vous êtes le ciel de la terre, la lumière du monde, vous êtes le Prolétariat conscient ! Mais ne soyez pas soucieux, disant : Que mangerons-nous ? Que boirons-nous ? Comment organiser la production et la consommation des biens ? Considérez les lys des champs ! Ils ne savent rien, ils ne pensent à rien, ils ne travaillent pas. Et pourtant, je vous dis que le chapeau de M. Gérault-Richard, avec toute sa soie, n'est pas vêtu comme l'un d'eux. Hommes de peu de foi ! Vos maîtres ne savent-ils pas mieux que vous ce dont vous avez besoin ? Cherchez d'abord le chemin des Urnes, et le reste vous sera donné par surcroît !

C'est ainsi que vous devez prier : Nos maîtres, qui êtes au Parlement, que vos noms soient en majorité, que vos lois passent, que votre volonté soit faite au Parlement et sur la terre. Donnez nous aujourd'hui notre réforme quotidienne ; un peu de pain serait superflu. Pardonnez-nous nos péchés comme nous les pardonnons à Augagneur, à Guérard, à Millerand, à Briand et à Labussière. Mais délivrez-nous des libéraux. Ainsi soit-il.

Voilà ce que j'enseignais, assis sur un rocher gris, près d'un olivier, il y a deux mille ans : Abdication, sommeil de l'esprit, agenouillement devant un maître, béatitude confiante et quiétude paresseuse. Dans l'évolution successive des cadres, où se moule l'esprit de l'humanité, vous prenez la succession de mon église qui s'en va ; vous avez détruit le toit de la cathédrale, vous avez bousculé ce qu'il y avait en elle de contingent, mais les soubassements restent, l'esprit survit, et l'immense fleuve roule toujours entre les digues que nous avons construites et dont vous n'avez enlevé que le couronnement. Vous êtes mes apôtres, votre royaume sera le mien.

En bas ceux qui travaillent, les croyants, les manœuvres, les fidèles ; en haut, les idéologues, les prêtres, les contremaitres, les docteurs de la loi, non pas ceux qui pensent, mais ceux qui font profession de penser. Un troupeau et des bergers... comme toujours. Et que deviendrait les bergers sans le troupeau ? Mais que deviendrait le troupeau sans le berger ? Et, comme dit le Petit Père : Ou diable irait la Russie, si les Romanoff n'étaient plus là ? Hein ! qu'en dites-vous, compagnon ?

Le socialiste unifié, qui avait écouté sans mot dire et en jetant des regards effarés aux alentours, murmura dans un souffle : « Oui, oui, citoyen, c'est entendu. Mais... ne criez pas si fort ! »

Jean MARGUE.

## ARGUMENTS ANTIRELIGIEUX

Dieu a d'abord créé les anges qui sont de purs esprits..... Il y a des mauvais anges..... Ce sont eux-mêmes qui se sont faits mauvais par leur péché (l'orgueil), auparavant ils étaient tous bons et saints.

Si les anges étaient auparavant tous de purs esprits, bons et saints, comment ont-ils pu pécher.....? Dieu étant tout-puissant

ET INFINIMENT BON, n'a pu créer que des êtres essentiellement bons et incapables de pécher; car si Dieu ne pouvait créer des êtres bons et incapables de pécher, il n'est pas TOUT-PUISSANT et, d'autre part, si pouvant les créer impeccables, il ne l'a pas fait, il n'est pas INFINIMENT BON.

L'homme, lui aussi, devrait être (puisque Dieu est infiniment bon!) parfait et dans l'incapacité de commettre le péché. Donc, il est inadmissible qu'Eve qui était impeccable ou devait l'être, ait pu succomber à la tentation et commettre le péché. Mais si le péché existe, c'est que Dieu le veut bien: toutes choses ayant en effet, pour cause première, un commun auteur. Dieu serait donc bien le CRÉATEUR du péché; mais il est impossible d'expliquer, si l'on admet la bonté et la toute-puissance de Dieu, qu'il crée le péché pour en souffrir et en faire souffrir ses créatures. Donc, on est obligé de conclure que Dieu est impuissant ou terriblement cruel et imbécile, conclusion qui s'accorde bien mal avec l'idée que l'on se fait de Dieu.

« Dieu est infiniment bon... et il se plaît à faire du bien à toutes ses créatures ». Pourquoi alors ne met-il pas fin à tous les maux qui accablent notre société, le pouvant d'un seul désir. Pour punir un seul homme (Adam) il a puni toutes les générations à venir; la faute d'Adam, en admettant qu'il y ait faute, n'est pas assez grave pour faire brûler dans ses enfers la plus grande partie des descendants d'Adam.

Les âmes du purgatoire ont part aux biens spirituels de l'Eglise puisqu'elles sont soulagées par le saint sacrifice de la messe.

Je suppose deux personnes décédées le même jour, l'une était excessivement riche et l'autre excessivement pauvre; la première a légué au curé de sa paroisse une forte somme pour qu'il dise de nombreuses messes et prières pour le repos de son âme; l'autre, évidemment, n'a commandé aucune messe et pour cause. En supposant encore que ces âmes aillent en purgatoire pour des fautes identiques, la première y restera moins ou endurera moins de souffrances que la deuxième. Quelle sera la cause de cette anomalie?... Les messes... et plus exactement l'argent. L'argent aurait donc de l'influence sur notre salut?

Les grands théologiens, saint Augustin entr'autres, nous disent que les primitifs ou autres peuples, ignorant la religion chrétienne ou la croyant fautive et pratiquant sincèrement la leur seront sauvés. Pourquoi donc envoyer des missionnaires pour les convertir au christianisme, ils pratiquent presque tous exactement leur religion telle qu'on la leur enseigne, donc tous seront sauvés; tandis qu'il n'est pas certain qu'ils pratiquent aussi bien la religion catholique qui est beaucoup plus exigeante (la religion protestante par exemple est très tolérante). Donc, il y aura alors beaucoup de damnés qui ne l'auraient pas été si on leur avait laissé suivre en paix leur religion.

RÉMUS.

## LA JALOUSIE

La pire irradiation ou plutôt la pire réaction de contraste de l'amour, que nous ayons hérité de nos ancêtres animaux, celle qui possède les racines les plus profondes, c'est la jalousie.

La jalousie est un héritage des animaux et de la barbarie: voilà ce que je voudrais crier à tous les héros qui, au nom de l'honneur offensé veulent lui octroyer des droits et même le placer sur un piédestal. Mieux vaut dix fois pour une femme un mari infidèle qu'un mari jaloux. Au point de vue phylogénique la jalousie a son origine dans la lutte pour la possession de la femme, à une époque où le droit ne reposait que sur la force brutale.

La ruse et la violence luttaient entre elles, et lorsque le vainqueur était en possession d'une femelle, il devait mettre un soin jaloux à empêcher qu'elle ne lui fut ravie. De furieux combats ensuivaient. Dès qu'une approche inaccoutumée, un regard ou quoi que ce soit d'analogie éveillaient le moindre soupçon de la présence d'un rival, le mâle éprouvait un sentiment continu et instinctif de défiance et d'ombrage, avivé souvent par les souvenirs de la tristesse d'anciennes défaites et de la rage impuissante qui s'en était suivie.

Les résultats de la jalousie du mâle dans l'histoire du mariage sont vraiment in-

crovables. Je rappellerai ici les ceintures de fer à serrures, dites de chasteté, que nous trouvons encore dans certains musées d'antiquité et dont les chevaliers du Moyen-Age revêtaient leurs femmes lorsqu'ils partaient en guerre, afin de tranquilliser leur jalousie. Beaucoup de peuples sauvages ne se contentent pas de punir sévèrement même de mort, l'adultère de la femme, mais jusqu'à de simples conversations ou rapprochement entre elle et un homme étranger.

La jalousie transforme le mariage en enfer. Elle s'exalte souvent chez l'homme d'une façon malade jusqu'à la manie de la persécution, à laquelle elle est analogue. Elle est de même un symptôme très fréquent de l'alcoolisme. Alors la vie de la malheureuse femme qui en est l'objet devient un martyre ininterrompu. Des offenses et des soupçons perpétuels, accompagnés d'insultes, de menaces, de paroles et de voies de faits pouvant aller jusqu'à l'homicide, peuvent être le résultat de cette atroce passion.

Même sous sa forme modérée et plus normale, la jalousie est déjà un supplice, car la défiance et l'ombrage empoisonnent l'amour, même sur les apparences les plus anodines. On parle souvent, comme je l'ai dit, d'une jalousie justifiée... Je prétends au contraire que la jalousie n'est jamais justifiée et qu'elle n'est que la stupidité brutale d'un héritage atavique ou un symptôme pathologique.

Un homme raisonnable qui a des doutes fondés sur la fidélité de sa femme, a certainement le droit de s'assurer prudemment de leur exactitude. Mais à quoi lui sert d'être jaloux? S'il se trouve que son soupçon est faux, il a, par sa manière d'être, rendu sa femme inutilement malheureuse et détruit la fleur de la confiance conjugale, par conséquent l'intimité de son bonheur. Si, par contre, son soupçon est fondé, il n'a qu'à choisir entre deux voies: Ou bien il s'agit d'une ivresse amoureuse suggérée par un autre homme à sa femme, qui au fond en est souvent très malheureuse. Elle peut alors être ramenée à son mari et mérite qu'il lui pardonne, car dans ce cas l'affection seule peut la guérir, jamais la jalousie. Ou bien tout amour est véritablement éteint chez elle pour son époux ou encore elle n'est qu'une intrigante fautive sans caractère. Dans cette seconde alternative, la jalousie est encore plus absurde, car le jeu n'en vaut pas la chandelle et le divorce à bref délai s'impose.

Malheureusement l'homme ne possède que bien peu de puissance sur ses sentiments, lorsque ceux-ci sont violents. Le jaloux par nature, c'est à-dire par hérédité, est en général incurable, et il empoisonne sa propre existence en même temps que celle de sa moitié. De pareils individus ne devraient jamais se marier.

Dans les asiles d'aliénés, dans les procès et dans les romans la jalousie joue un rôle immense, car elle est une des sources les plus fécondes de tragédies et des malheurs de l'existence humaine. Les efforts combinés et persévérants de l'éducation et de la sélection sont nécessaires pour qu'on en arrive à l'éliminer graduellement du cerveau humain.

On entend souvent dire d'une femme ou d'un homme qu'ils sont trop peu jaloux parce qu'ils sont trop indulgents pour les inclinations sexuelles hors mariage de leur conjoint. Lorsque pareille indulgence repose sur une indifférence cynique ou sur des intérêts pécuniaires, ce n'est pas le manque de jalousie, mais le manque de sens normal qui est à blâmer. Si elle provient d'un amour réel et raisonné, on doit, au contraire, la respecter hautement et la louer. Je voudrais voir tous les héros de l'honneur offensé et tous les défenseurs de la jalousie réfléchir au cas suivant:

Un homme haut placé et instruit, père de cinq enfants, déjà grands, vivait dans la plus heureuse union. Il fit un jour la connaissance d'une amie de sa femme, personne respectable, très intelligente, et de longues conversations entraînèrent à leur suite une intimité qui se transforma en violent amour réciproque. Les deux amoureux commirent la faute de se laisser aller à un flirt fort avancé. Mais l'amie se refusa pourtant à s'abandonner entièrement. Or, le mari confessa tout à sa femme, jusqu'aux plus petits détails et l'amie en faisait autant. Au lieu d'en devenir jalouse, l'épouse eut le bon sens et le courage de traiter ces deux amoureux, non seulement avec indulgence, mais avec une véritable et profonde affection. La loyauté qui régnait dans chaque intéressé facilita beaucoup le dénouement

graduel d'une situation difficile, sans que les affections de famille eussent à en souffrir. Mais le dénouement eut été tout aussi paisible si l'amie avait cédé et avait accordé au mari des rapports sexuels communs. En effet l'épouse elle-même envisagea cette question très sérieusement, avec le calme le plus complet, pour le cas où le feu n'eût pu s'éteindre autrement.

Je demande, en toute sincérité, si pareil traitement à la fois doux et humain, d'un amour malheureux, traitement dans lequel les trois intéressés s'appliquaient chacun à éviter tout scandale et tout ce qui eût pu faire tort à leur réputation mutuelle, si ce traitement loyal et bon, dis-je, ne s'élève pas, au point de vue moral, bien plus haut que les scènes de jalousie, les duels, les divorces et toutes leurs conséquences, toutes choses consacrées et même sanctifiées par l'usage?

Je connais aussi nombre de cas où les maris de femmes tombées amoureuses d'autres hommes ont su se conduire d'une façon aussi noble et aussi raisonnable, même lorsque leurs femmes en étaient arrivées à l'infidélité complète et les résultats ont toujours été bons.

D<sup>r</sup> AUG. FOREL.

## NÉMÉSIS

POÉSIE RÉVOLUTIONNAIRE

Fougue de la misère, infernale tempête,  
Qui déchire mon cœur et gronde dans ma tête,  
Euménide du désespoir!  
Toi qui toujours dispose de ma couche,  
A coups de foudre dans ma bouche,  
Change en soufre mon pain noir.  
O furie, à ton enfant donne à têter la bave,  
Ta gorge est un volcan où s'abreuve l'esclave,  
Allume dans mon cœur la fièvre des volcans!  
Un jour, ce sang qui boue à rompre mes artères,  
Vomira sur vous tous ses ardentes colères.  
O bourses! ô exploiteurs! ô gouvernants!  
Tout ce que peut la voix pour la grande révolte,  
Tout ce que peut le poing pour la sombre récolte,  
L'ongle, le fer, le feu, la dent!  
Némésis! ma terrible et farouche maîtresse,  
Je te les veux offrir pour t'en faire une tresse,  
Digne de tes joyaux d'antan.  
Dressez-vous châtiments, effroi du privilège.  
Spectres du Nord sortez de vos linéaux de neige.  
Naissiez en des sillons brûlants!  
Apparaissez armés de faux, de torches sourdes,  
Aux quatre coins du globe allumez vos falourdes.  
Soyez inexorables, châtiez tous les tyrans.  
Le riche bardé d'or, maître dans les deux mondes,  
L'exploiteur souverain des misères profondes,  
L'obèse élu du capital.  
Boutiquier ou planteur, homicide et despote,  
Courbe le prolétaire blanc ou noir sous sa botte,  
Le cravache ainsi qu'un cheval.  
Prolétaires blancs ou noirs, debouts!  
Le maître est là, rébellion!  
Il a les bons repas, il a les belles filles,  
Les fruits murs des vergers et les fleurs des charnelles,  
Voluptés de nuit et de jour.  
Il a le luxe, il a les oreillers de roses.  
Les baisers effeuillés sur des lèvres moroses,  
Voluptés de vin et d'amour.  
Mais nous, qu'avons-nous au banquet de la vie? Pas même les miettes.  
Le chien passe avant nous pour lécher les assiettes.  
Ils nous laissent des fleurs, des femmes les épines,  
Le rebut de leur sang, leur fumier, leurs latrines,  
Gorges livides et corps sans cœur.  
Ils ont tous les profits et nous toutes les hontes,  
Les titres de noblesse, les grands livres de compte,  
Descendants d'Abraham, la terre est leur domaine.  
Pour mente et pour bêtise, ils ont l'espèce humaine.  
Prolétaires de la ville et manants de la plaine,  
Assez longtemps notre sang, notre laine  
Ont engraisé la panse du maître.  
Finissons-en avec les exploiteurs d'hommes,  
Ils sont le petit nombre eux, mais le grand nous le sommes.  
Qu'importe leurs canons et leur légalité.  
Le canon de l'Idée assiégera leurs murailles.  
En avant les amis, nous autres la canaille!  
Hurrah! sus aux castels. Hurrah! sus aux boutiques.  
A nous les fusils, les pavés ou les piques!  
En avant! révolution!  
Et vous nid de voleur, citadelle du crime,  
Croule donjon bourgeois, château fort de la prime,  
Croule, va, civilisation!  
Alors sur ces débris, promenant sa bannière,  
L'anarchie au front vaste, à la large paupière,  
Conduira par la main la jeune liberté.  
Oh! sans fard aucun que sa beauté,  
Et les peuples accourus partout sur son passage,  
Voudront voir et fêter l'amante au doux visage,  
La blonde et douce sœur.  
Alors dans l'harmonie d'une paix fraternelle,  
On entendra vibrer, muses universelles,  
Les fibres du bonheur.

## FACE AUX LOUPS

Une aventure de guerre. — L'ennemi commun

C'était au plus fort de l'hiver, pendant la guerre russo-japonaise de Mandchourie. Un cosaque, envoyé en reconnaissance, chevauchait tristement, pensant à son pays lointain.

Tout à coup son cheval butta et tomba sur les genoux. Dans la secousse qu'il éprouva et le brusque mouvement qu'il fit pour relever sa monture, le soldat du tsar laissa tomber ses armes.

Il allait sauter à terre pour les ramasser, quand il entendit un bruit de galop derrière lui. Il se retourna et vit un cavalier japonais qui arrivait de son côté, bride abattue et brandissant son sabre.

Le cosaque n'eut que le temps, pour se soustraire à une mort certaine, sans défense possible, d'enfoncer ses éperons dans les flancs de son coursier qui fit un bond et s'élança ventre à terre.

Le Japonais se mit à sa poursuite et, pendant de longues heures, ce fut une course folle, échevelée, à travers plaines, routes et champs couverts de givre.

Le soir vint. Les chevaux, harassés, n'avancèrent plus que lentement, sous les coups redoublés de leurs cavaliers qui étaient eux mêmes exténués. Mais le Japonais ne s'en obstina pas moins à vouloir atteindre son ennemi.

Déjà, il n'en était plus qu'à une faible distance et s'appretait à pousser un victorieux « Banzai! », quand de lugubres hurlements s'échappèrent du bois dont ils côtoyaient la lisière.

Les deux adversaires regardèrent en même temps du côté d'où partait le bruit, et aperçurent dans l'ombre, entre les arbres, une multitude de points de feu qui se rapprochaient d'eux avec une vertigineuse rapidité.

Nul doute: c'était une bande de loups affamés qui, sans tenir compte de la couleur de leur peau, sans faire aucune distinction entre la race blanche et la race jaune, allaient les dévorer.

Aussitôt, et comme par enchantement, leur hostilité fondit, et ce que n'eût pu faire le plus éloquent appel à leur cœur et à leur raison, la conscience du danger commun l'accomplit.

Sans une parole ni un geste, ils s'approchèrent instinctivement l'un de l'autre et, coude à coude, firent face aux terribles animaux.

Le Russe n'avait plus d'armes; le Japonais lui passa l'une des siennes. Le Japonais n'avait point d'allumettes; le Russe en frotta une et, en un clin d'œil, fit flamber, après l'avoir arrosé du contenu de sa gourde pleine d'alcool, un buisson qui les séparait des féroces carnassiers...

Si bien que, quelques minutes plus tard, cinq ou six cadavres de loups jonchaient le sol, près des cendres encore rouges et fumantes d'une touffe d'arbustes. Le reste de la bande s'était enfui.

Les deux ennemis se tendirent alors la main, avec un mélancolique sourire:

— Si nous ne nous étions pas unis contre ces maudites bêtes, — dit le Japonais, — elles auraient eu vite fait de nous mettre d'accord, avec leurs crocs!

— Tant il est vrai, — répartit le cosaque, — que la guerre est une folie... et que les peuples, comme les individus, feraient bien mieux, au lieu de s'entre-détruire, de faire cause commune contre les calamités et les fléaux qui désolent la pauvre humanité!

PENJAB.

## Le Bien ou le Mal

Ces deux mots qui devraient être contraires l'un à l'autre semblent, au contraire, faire excellent voisinage dans notre société. Le temps est loin où on pouvait distinguer lequel des deux s'appliquait à tel ou tel sujet.

En effet, selon les latitudes et les individus, ce qui est bien ici est considéré comme mal ailleurs et vice-versa, même selon les besoins de la cause et selon la classe de l'individu.

Il sera très applaudi à tel acte accompli par un individu ayant de l'autorité, et réprouvé si celui-ci appartient à la classe ouvrière.

Sait-il, le curé, si ce qu'il fait est bien ou mal, lui qui ne vit qu'en débitant des sermons sur ce qu'il ne sait pas?

Sait-il s'il fait bien ou mal, le magistrat qui édicte des lois, le juge qui les applique, tous les deux n'étant pas cause ne peuvent connaître l'effet.

Pourquoi est-ce bien quand un patron vole une partie du salaire de son ouvrier (amendes, etc.) et pourquoi est-ce mal quand l'ouvrier s'approprie une parcelle du superflu de son patron.

Pourquoi... mais je n'en finirai pas. Par bien ou mal chacun ne regarde que soi, et ce moi égoïste ne peut qu'engendrer le mal pour tous; travaillons pour que le bien soit le plus fort et nous serons heureux.

SIMPLICISSIMUS.

# AU JOUR LE JOUR

## La Justice et la Liberté En France

Le tribunal correctionnel de Toulon a condamné à trois mois de prison et 16 fr. d'amende l'ouvrier Paul Soupenne qui, le 29 juillet dernier, a eu le toupet de crier à la barre d'un vice-amiral : « A bas l'armée ! A bas les galonnés ! Vive la sociale ! »

D'autre part, quatre jeunes gens qui avaient crié : « Vive l'anarchie ! » ont été condamnés à un mois de prison et 50 francs d'amende par ce même tribunal !

Nous sommes trop habitués à ce genre de justice pour nous étonner de ces condamnations ; mais nous tenons à signaler ces nouveaux faits aux lecteurs de *L'Ordre* afin de leur faire savourer combien, sous un gouvernement qui a pour devise : *Liberté, Egalité, Fraternité*, le premier mot de cette formule est respecté par les juges républicains !

Nous ferons bientôt la pige à la Russie !

## La bonne balle

Il était à Berlin, ces jours derniers, une foule qui se révoltait et qui menaçait de déplacer certaines choses.

Il était aussi des soldats bien habillés, fusil en main et qui se tenaient là pour assurer l'ordre.

Il était à leur tête un bel officier fringant et plein de courage.

Puis, il vint un moment où la morgue de l'officier ne put supporter l'insolence de la foule, et l'on entendit sa voix donner l'ordre de tirer.

Les fusils prirent position, se dressèrent contre la foule.

« Feu ! » Un bruit sec claqua dans l'air... Un homme tomba. C'était l'officier.

Cela est d'il y a quelques jours. Où ? A Berlin... répétons-le.

## Opinion « a priori »

Etienne, ministre de la guerre, après avoir passé des troupes en revue en a conclu que notre armée est la première du monde.

Il paraît que dans tout le pays cette affirmation a été fort goûtée. C'est possible.

En France, l'on se nourrit de peu.

## Parasitisme croissant !

En 1846, il y avait en France 180.000 fonctionnaires. Depuis, ces parasites ont pullulé pis que vermine : en 1873 il y en avait 210.000 ; en 1906, il y en a 430.000 (sans compter les fonctionnaires coloniaux), — et on en crée toujours !

Et c'est le peuple, seul producteur, qui gobe toute cette engeance. Etonnons-nous, après de telles constatations, que malgré l'intensif développement de la production, les travailleurs soient toujours misérables : le nombre des parasites s'accroît parallèlement !

## Ministre honnête !

Je suis convaincu que Rockefeller ne volerait pas un pain à une devanture de boulanger.

Briand Aristide nous raconte que depuis qu'il est député, à plus forte raison depuis qu'il est ministre, il n'a fait ni consultation ni plaidoirie payantes, qu'il n'est devenu l'avocat d'aucune société commerciale, industrielle ou financière.

C'est ce qu'il appelle une preuve de désintéressement. Quand le peuple souverain vous paie soixante mille francs par an, on peut se payer le chic de ne pas travailler.

Je me rappelle l'autre, le Briand Aristide, à la recherche d'une pièce de cent sous, prêt à toutes les crasses et à toutes les saletés. Comme ça purifie la majorité.

## Le Jeu de la Réaction

Au moment où l'amiral Fournier sortait de la réception que lui avaient offerte à l'hôtel de ville de Toulon, le maire socialiste Escarfigue et sa municipalité socialiste, un énéamène, Paul S..., s'avance vers lui d'un air décidé et cria : « A bas l'armée ! A bas les galonnés ! »

Immédiatement des agents socialistes de la municipalité socialiste se précipitèrent sur lui et le conduisirent au poste.

Pour troubler une telle cérémonie socialiste, il fallait évidemment que ce manifestant fût soudoyé par l'or clérical et réactionnaire.

Demandez chez tous les vendeurs de « *L'Ordre* » notre très intéressante brochure : DIEU N'EXISTE PAS.

Prix : Dix centimes

## CHRONIQUE LOCALE

### Exploit de Chénieux

Depuis que les honnêtes électeurs nous ont collé la municipalité actuelle et Chénieux comme maire, en ce qui concerne notre propagande, il me nous avait pas été possible de discerner laquelle de l'ancienne ou de la nouvelle municipalité était la meilleure à notre égard. Nul changement ne s'étant opéré, jouissant des mêmes considérations, c'est-à-dire que nos idées, comme celles de tout autre parti politique, pouvaient être exprimées avec les mêmes égards.

Or, tout à coup, tout change. Pourquoi cela ? Demandez-le à Chénieux.

Quinze jours avant la conférence de Libertad, nous assurant que la salle des Conférences appartenant à la commune, c'est-à-dire à tous les habitants de Limoges, était libre pour le samedi 25 août, nous adressâmes une demande à l'honorable maire, afin qu'il veuille bien — comme il l'avait fait à maintes reprises — mettre cette salle à notre disposition.

Comme toujours, notre demande ne fut point discutée.

Cependant, après douze jours d'attente d'une réponse, n'en recevant pas, un de nos collaborateurs se présenta à la mairie et demanda pourquoi ce mutisme. Notre demande avait été égarée ; mais la salle étant encore libre, notre collaborateur fut invité à adresser une autre demande écrite. Le lendemain, c'est-à-dire trois jours avant celui de la conférence, alors que, confiants en les précédents, nous avions tout préparé, publicité, ainsi que tous autres frais, nous reçûmes un avis de refus.

Etonnés, nous tentâmes des démarches auprès d'un adjoint que nous avions cru être l'auteur du refus ; celui-ci, disons le bien vite, nous reçut avec une courtoisie parfaite et se montra fort étonné de ce refus, mais nous envoya auprès du maire, seul compétent.

Celui-là refusa de nous recevoir, faisant répondre à une lettre que nous lui adressâmes par voie de son huissier, que nous n'avions qu'à nous conformer à sa précédente décision.

Ce monsieur était bien renseigné ; connaissant notre pénurie, il voulait porter le coup de grâce à notre propagande.

Il n'a pas tout à fait réussi, nous espérons qu'il n'y réussira pas.

Au surplus, nous tenons à l'aviser que, s'il réussissait à nous empêcher de faire de la propagande par l'écrit ou par la parole, que nous préférons encore à toute autre, eh bien ! nous sommes aptes à en faire par des faits : qu'il se le dise, ainsi que ses conseillers...

Habités que nous étions à entendre qualifier la municipalité actuelle de réactionnaire, habitués aussi à entendre dire que nous faisons le jeu de la réaction, il nous semblait presque que tout cela était vrai. A qui ou à quoi donc se fier ?

Heureusement qu'un de nos amis, conseiller municipal, s'est promis d'interpeller le maire à ce sujet et de le foudroyer par sa protestation virulente et la proposition d'un ordre du jour de blâme.

A la bonne heure.

L. DUVERGER.

### Sous toutes réserves

Nous apprenons que l'administration du *Populaire du Centre*, reconnaissant le talent et la sincérité de Penot, a résolu de changer les rôles : Pierre Bertrand deviendrait simple apprenti journaliste, et Penot, rédacteur en chef. Les lecteurs n'y perdront pas : On rigolera.

### A "La Pilule"

Grâces vous soient rendues Chénieux ! à qui nous devons la réapparition sur la scène politique du cabotin Barthélemy dit Baptiste ou la pilule !

Voici ce qui arrive.

Desbordes polémique avec notre ami Souvarine, se fait river ses clous par celui-ci, et ne sait plus quoi dire. C'est alors que pour sauver cette situation malheureuse,

Desbordes étant jugé insuffisant, surgit, d'un bond, terrible, foudroyant, qui ? Le nouveau manitou du Socialiste : La Pilule !

Et il nous extermine, et il nous « exécute » je ne vous dis que ça ! Peut-être n'est-il pas mauvais d'ajouter qu'après cette exécution nous nous portons encore très bien.

Une première question (j'ignore si j'en poserai d'autres).

Appartient-il à celui qui, depuis de longues années n'écrivit, dans divers journaux que pour calomnier quelqu'un ou enseigner l'histoire à la façon de Loriquet, employa toujours les pseudonymes les plus divers ? appartient-il à cet être dis-je, de reprocher son pseudonymat à un militant d'une cause réprochée par l'immense majorité des républicains : socialistes, cléricaux et bien-pensants de toutes sortes ? Je vous laisse le soin de répondre.

Nous avons eu et conservons pour Barthélemy une défiance justifiée, les termes de goujat et de goujaterie lui sont trop familiers et appropriables à sa personne pour que la chose elle-même (simple remarque) ne lui soit pas familière, et son aversion pour les anarchistes vient de ce qu'ils ont nettoyé leurs rangs de sa personne.

Ce professeur de lettres, d'histoire, etc., etc., « saut de latin » délaissa l'idée de suite et de logique pour la forme de son pamphlet. Il accuse Souvarine de « transporter dans *L'Ordre* ce qu'il croit extrait des procès-verbaux ». Mais alors, si ce ne sont pas des extraits de procès-verbaux il n'y a plus d'indiscrétion, de mouchardage, d'espoir de s'enrôler chez le Préfet, et les patrons ne sauront plus de gré à Souvarine de la divulgation de faux ?

Répondez ! répondez ! O grand homme « convaincu d'ignorance crasse ! »

UN LACHE ANONYME.

### A son Eminence

L'éminent apprenti rédacteur du *Populaire* nous a appris, dans un numéro de cette quinzaine, que les anarchistes n'étaient pas socialistes et vice-versa — merci, monsieur de la Palisse — qu'en disant la vérité, nous étions des menteurs et qu'enfin lui, l'éminent socialiste, deviendrait anarchiste le jour où les socialistes auraient supprimé le salariat, la propriété et l'autorité.

Je retiens l'attention des lecteurs du *Populaire* sur à peu près tout, mais surtout sur la dernière phrase et d'ici peu ils verront le même écrivain dire tout l'opposé. Ça ne sera pas la première fois.

### Fallait pas le dire

Au dernier moment, nous lisons sur le *Populaire* un ordre du jour de blâme adressé à notre collaborateur Souvarine pour ce qu'il a dit ici concernant Desbordes.

Cet ordre du jour confirme les dires de Souvarine, mais blâme la divulgation des faits, parce que ceux-ci figurent sur les procès-verbaux du comité fédéral de la céramique.

Il n'est pas prouvé que Souvarine ait eu besoin de consulter les dits procès-verbaux pour dénoncer les faits, il n'est point prouvé non plus qu'il fasse partie du comité fédéral.

Mais tout cela existerait-il que nous le féliciterions de son attitude. Il est des vérités bonnes à dire.

### Pourvoyeur de Prisons

Parce qu'à la conférence que fit Libertad, à Saint-Léonard, j'ai dit son fait au Renard de cette ville, le correspondant du *Courrier du Centre* reproche à M. le commissaire de n'avoir pas procédé immédiatement à son arrestation.

Celui-là ne pouvait le faire qu'arbitrairement, mais il aurait pu le faire quand même. A vrai dire, je préfère cette attitude : la liberté relative dont nous jouissons étant néanmoins préférable aux murs des cellules.

Mais il n'en est pas de même du correspondant en question que je n'ai pas l'honneur de connaître.

Ce mouchard professionnel est encore plus lâche et plus dangereux que le fameux commissaire dont il feint d'être l'adversaire politique.

Au cas où il ne serait pas un fou, il est assurément un coquin ou un lâche, je l'invite à se faire connaître et alors j'irai lui demander des explications sur l'exécrable métier de pourvoyeur de prisons qu'il professe. Il sera sûrement satisfait de ma réponse.

Armand BEAURE.

### Chez Th. Haviland

Nous avons encore reçu des plaintes contre le nommé Jallat et un de ses acolytes, Barrière. Comme ces plaintes ne font que changer de plaignant, il nous semble inutile de tenir une longue place dans nos colonnes.

Le seul remède à appliquer contre ces épidémiques est celui que quelques-uns de leurs subordonnés, sur le numéro 21 de *L'Ordre* se sont promis d'appliquer : Une bonne volée.

### Au "Pilulard du Centre"

Depuis qu'à l'ex-journal socialiste, quasi révolutionnaire, se sont glissés quelques *anifiés*, lesquels ont élu pour *brameur* en chef, l'illustre Mayéras, ce dernier a bien fait mériter au canard qu'il dirige avec talent, le titre de *Pilulard*.

Car, non content d'avaler encore, pour sa neurasthénie, les pilules que, dans un moment de déche, moyennant finance, il voulut faire croire aux lecteurs des journaux de tout l'univers, avoir eu de l'efficacité ; il tente encore de faire avaler d'autres pilules, non dorées, aux malheureux qui lisent sa prose venimeuse.

Ce pion raté, doublé d'un tartuffe, me reproche l'anonymat dont je me couvre pour combattre ceux qu'aujourd'hui, en leur présence il adule, mais dénigre aussitôt qu'ils ont tourné le dos. Ceci a toujours été dans ses habitudes.

Plat comme une punaise, rampant comme un serpent, calomniant et mentant contre Leymarie, de qui il voulait la place, telles sont les attitudes et les formes que ce larbin dut prendre pour l'obtention de l'emploi qu'il vient de perdre. Et il faut que je discute avec ça ! Que les lecteurs de *L'Ordre* me pardonnent, mais ils ne m'y reprendront plus, à moins que ce vil objet ne veuille continuer.

Assez, canaille ! où nous allons vous mettre à nu, et alors tant pis pour vous, vous irez crever sous la cagoule d'un moine, si ces derniers ne vous trouvent encore trop hypocrite pour habiter parmi eux.

Vous avez fréquenté les anarchistes et vous les connaissez assez pour savoir qu'à toute accusation ils peuvent fournir des preuves, de même qu'ils tiennent toujours parole lorsqu'ils ont promis quelque chose.

Or, nous vous promettons de vous dévoiler certains anonymats, d'une façon qui, peut-être, vous disconvientra, au point que vous n'en ferez aucune part à vos lecteurs.

SOUVARINE.

P. S. — Inutile de dire que Barthélemy ment, comme « une vieille bigotte à confesse », lorsqu'il me fait reprocher à Desbordes d'être gargottier et payé par les camarades syndiqués.

C'est une constatation que j'ai faite, montrant mon infériorité avec Desbordes qui, lui, possède ainsi les moyens de se faire connaître. C'est tout ce que j'ai voulu dire.

Est-ce que ce pseudo professeur d'histoire ne saurait pas lire ?

SOUVARINE.

### La Méthode des Employés de Commerce

Quand on songe à tout le temps, l'argent et la peine dépensés par les employés de commerce pour obtenir la loi que l'on sait ; quand on songe à tout le temps, l'argent et la peine qu'ils dépenseront pour faire amender cette loi ; quand on songe que, malgré cette addition de temps, d'argent et de peine dépensés et la loi amendée, celle-ci, naturellement, ne les satisfera pas ; quand on songe qu'ils ne songent pas à cela, on est pris de pitié pour les membres de cette corporation et animé d'un peu de colère contre eux.

Ces braves jeunes gens qui prétendent atteindre leur but par tous les moyens licites ignorent-ils que la grève est précisément un moyen licite ?

Mais non, ils désirent se reposer le dimanche, alors, ils demandent aux architectes de s'abstenir et aux patrons de ne plus les faire travailler quand ils n'auront plus besoin d'eux.

Figurez-vous des cordonniers qui ambitionneraient de gagner deux sous de plus par paire de chaussures et qui demanderaient aux acheteurs de les payer deux sous de plus et à leurs patrons de bien vouloir leur donner ces deux sous.

Vous riez ? C'est la même chose. C'est la méthode des employés de commerce.

**Il est impayable !**

Qui ? Ce sacré Penot, parbleu ! Il veut s'emparer du Pouvoir pour terroriser et anéantir ses adversaires. Tout comme Chénieux, quoi !

Qu'en pensent ses amis ?

Penot, s'est fait cette opinion en lisant Sébastien Faure, nous dit-il. Mais... j'y songe : c'est peut-être L. B. qui lui a appris à lire ?

**La Conférence Libertad**

Libertad y va à coups de canne. C'est un briseur d'images et de masques. Il décortique individus et systèmes et, nus, les étale dans toute leur hideur, dans toute leur fausseté. C'est un subtil et cinglant ironiste. Bluffeurs et pédants passent de mauvais quarts d'heure sous le fouet de sa dialectique. Il appelle un chat un chat, et un électeur une gourde. Son affirmation est appuyée d'une démonstration imagée, palpable, convainquante. C'est un blagueur qui vous rend pensif ; s'il vous fait rire, c'est de ses adversaires qui, eux, rient jaune.

Les camarades lui avaient demandé de traiter de l'impuissance des partis politiques, il a fait plus, il a traité des gestes inutiles et nuisibles où, tout naturellement, est venu se ranger le sujet demandé.

Il serait trop long de résumer même l'intéressante conférence de Libertad. En somme, il a fait, selon son expression pittoresque du « décrassage » de cerveaux.

Inutile de dire que ceux qui, sur le *Socialiste*, l'avaient ironisé, quoique présents, n'ont rien trouvé de mieux que de se taire, pour, dans le numéro suivant, continuer leur lourde ironie.

MACHIN.

P. S. — Les camarades socialistes de Saint-Léonard ont dû bien rire en apprenant par Pilulard que nous avons été dans cette ville sans en aviser les socialistes.

Puis, à Mayéras qui, lui, n'est pas un « clampin », nous offrons qu'il y aille exposer ses conceptions. Nous lui promettons la présence d'un ou plusieurs de nos amis. Accepte-t-il ?

**Au même**

D'après le *Socialiste*, Libertad serait un pitre. D'après le *Populaire*, Libertad réunit, à lui seul, les talents de Gérard-Richard, Briand, Jaurès et Coquelin.

Ce qui revient à dire que, ces quatre derniers nommés, forment ensemble un pitre.

L'ANONYME du *Socialiste*, et Amicus du *Populaire*, ne formeraient-ils pas un seul et même individu, qu'on pourrait nommer « le Tourgnol de son parti ? »

**A propos de duel**

Je suis en correspondance suivie avec un camarade sur le « trimard ». Je le tiens au courant de ce qui se passe à Limoges, et lui me narre les péripéties de ses voyages.

Dernièrement, je l'entretenais du duel Bertrand-Dubreuil. Dans sa réponse, il fit une part à cet incident. Ses réflexions me semblant judicieuses, je les reproduis :

« Bazas, le... »

» Mon cher ami,

» Ta lettre m'est parvenue hier, passant par Langon.

» Langon, petite ville charmante, gaie, que baigne la Garonne, remarquable par...

on l'a dit et je l'ai lu maintes fois, le duel est absurde. C'est un reste de barbarie qui, de nos jours, tourne au grotesque, mais pourtant un accident est bien vite arrivé.

» Imagine, un seul instant, que l'un des deux adversaires soit resté sur le carreau, mortellement atteint. Quelle grave conséquence d'une baliverne politique !

» Bertrand, je le connais, est marié et père de trois enfants. Il est intelligent, énergique. Sur le terrain, il se conduisit, paraît-il, courageusement. Ça ne m'étonne pas, je l'ai vu autre part.

» Et, s'il est regrettable que pour gagner sa vie, il emploie toutes ces qualités dans la bourbe politique en actes et discussions stériles, il eût été tout de même très malheureux qu'il périt sottement.

» Et si, vraiment, face à Gugas, il affronta la mort, que ne va-t-il, en Russie par exemple, la braver plus utilement ?

» Quant à Dubreuil, je le connais aussi très bien. J'ai fait l'enquête avec lui. A proprement parler, ce n'est pas un foudre de guerre, il prétendrait plutôt à être un foudre de bière. Et, sous ses allures à la « Bravida », se cache un bruyant mais pacifique dégustateur.

» Comme Bertrand, il a femme et enfants qui attendent après lui pour la pâtée. Va, je suis bien certain que, *in petto* il doit maudire le sort qui lui donna comme métier les drôles de fonctions qu'il remplit à la *Gazette*, et qui l'obligent, pour la galerie, à publier certaines informations spéciales, dignes d'être élaborées dans les bureaux de la secrète ; à relever, l'épée à la main, certains propos dont il se moque comme de l'an quarante.

» D'aucuns prétendent qu'il est idiot. Possible. Mais ce n'est pas une raison pour le tuer.

» Je te serre...

» LUDOVIC. »

**A propos du Repos hebdomadaire**

Bien des mots ont été dits et écrits à propos du repos hebdomadaire ; il semble que partisans et adversaires devraient être d'accord sur ce sujet, cependant il n'en est rien, et s'il est logique que la gent patronale se retranche derrière ce semblant de réalité qui est la diminution des affaires qui doit en découler selon eux, il est regrettable que les camarades pensent que le repos du dimanche sera préjudiciable aux intérêts de l'ouvrier.

Il est inutile que je discute sur la loi, elle n'est que ce que sont toutes les lois, munie de muselières solides qui la rendent caduque avant d'être née, ce que je désire c'est montrer que nos camarades ouvriers ont tort de croire qu'elle ne peut que leur créer des ennuis au point de vue de leurs achats.

Le cadre de ce journal étant limité et les nombreuses questions irritantes et doublement intéressantes qui y sont traitées m'obligent à être bref ; je le serai autant que le permettra la clarté de mes observations.

Camarades ouvriers et paysans, vous ne pouvez nier qu'il vous est facile de faire vos achats en semaine et ceci, pour vous, ouvriers de la ville, vous est d'autant plus facile que vous chômez malheureusement trop souvent (il est entendu que je ne parle que des achats importants : habits, meubles, etc.), vous avez, dis-je, de nombreux jours de chômage ; en effet, bon nombre d'entre vous font le lundi, vous en connaissez l'expression, je ne m'appesantis pas à ce sujet ; vous direz : mais nous sommes payés le samedi, il y a de l'argent à la maison, le dimanche est donc le moment d'acheter ; vous n'irez pas me faire accroire que vous n'êtes pas capables de conserver cet argent deux jours.

Vous avez encore les inventaires qui vous donnent un assez long temps de repos forcé ; que ne l'employez-vous à faire vos achats, l'époque est peut-être mal placée, mais que diable, où donc serait la solidarité si on ne pouvait, pour elle, mettre un peu de bonne volonté ; il faut acheter, c'est sûr, mais ce qui est encore plus sûr, si vous n'aviez pas conservé certains préjugés de fêtes et si vous ne vous laissiez pas aller sans réflexion cela vous serait si facile de nous contenter, mais voilà, on veut bien être de l'avant, au point de vue général, mais, quand on vous touche un peu de près, c'est trop vous demander.

Quant aux achats courants, n'est-il pas vrai que bon nombre d'entre vous chôment le lundi. L'ouvrier qui prétend ne pouvoir acheter en semaine fait le jeu de la routine, j'allais dire de la réaction ; il trouve fort désagréable de rompre l'antique coutume des parties fines le lundi ou de laisser quelque bonne promenade pour s'occuper de la maison.

Il ne s'aperçoit qu'il lui manque quelque chose que le dimanche en mettant ses chaussettes qui ont besoin de remplacer ; alors, pensivement, il se dit : je vais faire un tour de persil, j'achèterai ce qu'il me faut et j'irai prendre l'apéritif. J'irais bien demain, mais allez vous faire foutre, sacrés employés, vous vous reposez bien assez en semaine, travaillez un peu le dimanche, cela vous fera du bien, quant à moi, les copains m'attendent pour aller à la pêche ; or, je ne puis être là et là, et puis, ils n'en valent guère la peine, ces employés, qu'on se dérange pour eux. Ils sont de la réaction, tant pis pour eux, qu'ils marchent.

Eh ! bien, camarades, détrompez-vous : parmi les employés, il y a de bons camarades et même la majorité est pour vous, ils

marchent dans le mouvement, ils ont compris qu'ils sont fils d'ouvriers, ouvriers comme eux, peut-être plus à plaindre. La vie n'est pas si drôle au magasin, peut-être vous en dirai-je quelques mots et vous verrez qu'ils ne sont pas plus privilégiés que vous, au contraire.

Et vous, camarades des champs, n'avez-vous pas les jours de foire où, tout en vendant vos produits, vous pouvez, l'après-midi, acheter ce qui vous est nécessaire. Je sais que les plaisirs vous appellent, mais sacré dié, vous n'achetez pas tous les jours ; malheureusement votre budget ne vous le permet pas ; donc, oubliez un instant les amusements, et tout compte fait vous pouvez prendre l'un et l'autre.

Vous aussi vous avez vos peines, songez un peu à celles des autres, oh ! pas beaucoup. Dites à vos ménagères que vous seriez heureux qu'elles n'achètent plus le dimanche, et il faut bien le dire. Lorsque le travail presse dans vos champs ; regardez-vous, si c'est un dimanche ou un autre jour que vous travaillez ? Non. Eh ! bien, qu'est-ce que cela peut bien vous faire, si lorsque vous avez un achat important, qui vous amène à la ville, vous veniez la semaine au lieu du dimanche ; tout le monde s'en trouverait bien.

Pour en finir, camarades de la ville et de la campagne, je vous donnerai un conseil. En achetant le dimanche, vous y perdez, voici comment :

Observez un peu, vous verrez que les grands magasins font de la réclame et, pour cela, baissent leurs prix. Quel jour le font-ils ? le lundi ; ensuite, croyez en un vieil employé qui connaît les roueries du commerce : vous payez plus cher le dimanche qu'un autre jour, cela pour une bonne raison, c'est que le dimanche la vente est forcée, le négociant en profite, c'est tout naturel. Je vous assure que cela existe presque partout, c'est si facile de surfaire la marchandise.

Allons, camarades, un peu de bonne volonté et les employés pourront se reposer un peu.

UN EMPLOYÉ.

**SOUSCRIPTIONS POUR " L'ORDRE "**

Lefareur, 1 fr. ; Tistounet, 0 fr. 33 ; Castellana, 0 fr. 30 ; Etienne, 0 fr. 70 ; Garufé, 0 fr. 40 ; Camionneur, 0 fr. 10 ; Isidore, 4 fr. Pignol 0 fr. 45 ; Angel, 0 fr. 20 ; Café, 0 fr. 80 ; Miranda, 0 fr. 20 ; Casadamunt, 0 fr. 25 ; Limouzy, 0 fr. 10 ; Isidore Lechat, 1 fr. ; Total, 6 fr. 45.

**COMMUNICATION**

Groupe de propagande communiste-anarchiste

Aujourd'hui samedi 1<sup>er</sup> septembre, réunion des camarades au nouveau local du groupe, 28 faubourg de Paris. Choses urgentes et causerie.

**EN VENTE AU BUREAU DE " L'ORDRE "**

*L'Education libertaire*, D. Nieuwenhuis, couverture de Hermann Paul. » 10  
*Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire*, par J. Grave, couverture de Cross. » 10  
*Le Machinisme*, par J. Grave, avec couverture de Luce. » 10  
*La Panacée-Révolution*, par J. Grave, avec couverture de Mabel. » 10  
*A mon frère le paysan*, par E. Reclus, couverture de L. Chevalier. » 05  
*La colonisation*, par J. Grave, couverture de Couturier. » 15  
*Entre paysans*, par Malatesta, couverture de Willaume. » 10  
*Le militarisme*, par D. Nieuwenhuis, couverture de Caran d'Ache. » 10  
*Patrie, Guerre et Caserne*, par Ch. Albert, illustration de Agar. » 10  
*L'organisation de la vindicte appelée justice*, par Kropotkine, couverture de J. Hénault. » 10  
*La grève des électeurs*, par Mirbeau, couverture de Roubille. » 10  
*Organisation, Initiative, Cohésion*, par J. Grave, couverture de Signac. » 10  
*La vache à lait*, par G. Yvetot, préface de U. Gobier. » 20  
*Le problème de la repopulation*, par Sébastien Faure. » 15  
*Syndicalisme et Révolution*, par le docteur Pierrot. » 10

*Pages d'histoire socialiste*. » 25  
*Le grand fleau*, par E. Girault. » 20  
*Les deux méthodes du syndicalisme*, par P. Delessalle. » 10  
*La Peste religieuse*, par Most. » 05  
*L'élection du maire de la commune* (farce électorale), par Léonard. » 10  
*Entretien d'un philosophe avec la marchande de \*\*\**, par Diderot. » 10  
*Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire*. » 10  
*Les Temps nouveaux*, par P. Kropotkine. » 25  
*Arguments Anarchistes*, Armand Beauré. » 20  
*Dieu n'existe pas*, Dikran-Elmassian, Sébastien Faure, Michel Bakounine. » 10  
*La Question sociale*, Sébastien Faure. » 10  
*En Communisme*, André Mounier. » 10  
*Lettres de Pioupiou*, Fortuné Henry. » 10  
*L'A B C du Libertaire*, Lermina. » 10  
*A bas les morts !* Ernest Girault. » 05  
*Le militarisme*, par Friedberg. » 10  
*Quelques idées fausses sur l'anarchie*, par le docteur M. N. » 05  
*Aux Femmes*, Urbain Gobier. » 05  
*Anarchie-Communisme*, Kropotkine, couverture de Lochard. » 10  
*Aux jeunes gens*, par Kropotkine, couverture de Roubille. » 10  
*L'Anarchie*, par Girard. » 05  
*Déclarations*, par Eliévand, couverture par Jehannet. » 10

*L'immoralité du mariage*, par Chaughi. » 10  
*Légitimation des actes de révolte*, par G. Eliévand. » 10  
*Communisme expérimental*, par Fortuné Henry. » 10  
*Le parlementarisme et la grève générale*, par Friedberg. » 10  
*Bases du syndicalisme*, par E. Poujet. » 10  
*Le Syndicat*, par E. Poujet. » 10  
*Au Lendemain de la grève générale*. » 20  
*La Crosse en Vair*. » 05  
*A bas le Czar ! Vice la Révolution russe !*. » 05  
*La Grève générale révolutionnaire*. » 20  
*L'Etat : son rôle historique*, par Kropotkine. » 26  
*Le Patriotisme*, par un bourgeois, et *Défense d'Emile Henry*. » 15  
*Au Café*, par Malatesta. » 20  
*La Vache à lait*, par G. Yvetot. » 20  
*Le Mensonge patriotique*, par Merle. » 10  
*L'Antipatriotisme*, par Hervé. » 10  
*Députés contre Llecteurs*, par Gayvallet. » 10  
*L'Education de demain*, par A. Loisant. » 10  
*La Grève générale*, par Aristide Briant. » 05  
 Par la Poste, 0,05 centimes en plus  
*Œuvres posthumes de Louise Michel*. » 75  
*Le même*, par la poste. » 85  
*Une Colonie d'enfer*, par E. Girault. » 3  
*Le même*, par la poste. » 3 25

**CHANSONS**

*Le Vagabond, Germinal, Les Abeilles*. » 10  
*La Carmagnole avec les couplets de 1793, 1869, 1883, etc.*. » 10  
*L'Internationale, Crevez-moi la sacoche, Le Politicien*, de E. Pottier. » 10  
*Ouvrier prends la machine, Qui m'aime me suive, Les Briseurs d'images*. » 10  
*La Chanson du Gars, A la Caserne, Viv'ment, brav' Ouvrier, etc.*. » 10  
*J'n'aime pas les Sergots, Heureux temps, Le Drapeau rouge*. » 10  
*Le Réveil, La Chanson du Linceul*. » 10  
*Hymne révolutionnaire espagnol, Debout ! frères de misère, Les Affranchis*. » 10  
*La Marianne, Pendeurs et Pendus, Fraternité*. » 10  
*Le Chant des Révoltés, Paix et Guerre, Le Chant du Pain*. » 10  
*Le Père Peinard, Harmonie, Quand viendra-t-elle ?*. » 10  
*Bonhomme en sa maison, Hymne anarchiste*. » 10  
*L'Or, poésie révolutionnaire*. » 10

Par la poste, 0,05 centimes en plus

L'Ordre est composé et imprimé par des ouvriers syndiqués.



Le Gérant : LÉON DARTHOU

Limoges. — IMPRIMERIE OUVRIÈRE, rue Darnet 9,